

La traduction est-elle civilisatrice? Fonctions de la traduction et degrés de civilisation

Jean-Claude G mar

Volume 35, numéro 1, mars 1990

Actes du colloque international « La traduction prolifère »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002847ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002847ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

 diteur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

G mar, J.-C. (1990). La traduction est-elle civilisatrice? Fonctions de la traduction et degrés de civilisation. *Meta*, 35(1), 247–257.
<https://doi.org/10.7202/002847ar>

LA TRADUCTION EST-ELLE CIVILISATRICE ? FONCTIONS DE LA TRADUCTION ET DEGRÉS DE CIVILISATION

JEAN-CLAUDE GÉMAR
Université de Montréal, Montréal, Canada

Je tiens à rassurer d'emblée ceux qui, ne me connaissant pas, pourraient penser que j'entretiens quelque doute sur le caractère «civilisateur» de la traduction. En proposant ce titre un rien provocateur, je voulais signifier par là qu'en traduction comme ailleurs, rien n'est jamais acquis, que tout doit être remis régulièrement en question, qu'il faut parfois secouer la torpeur où s'enlise la réflexion, à tous les niveaux : professionnel (l'exercice de la profession), méthodologique (l'enseignement de la traduction), théorique (la recherche en traduction). Ce titre m'a été inspiré par une remarque de François Châtelet, l'historien de la philosophie, à propos de l'informatique, dont il réfutait les vertus civilisatrices¹.

Si l'on part de l'affirmation que la traduction est bien civilisatrice, ce dont personne ici ne doutera, au moins sur le plan quantitatif, on peut néanmoins s'interroger sur la qualité de la civilisation qu'elle produira selon qu'elle sera plus ou moins réussie. En effet, si la traduction est une *trahison*, peut-elle être jugée civilisatrice au même degré que la traduction *fidèle* qui respecte la lettre comme l'esprit de l'auteur du texte ? Quant à celle-ci, lui reconnaîtra-t-on sans la moindre hésitation vocation civilisatrice parce qu'elle est réputée fidèle ? Je ne prétends pas apporter de réponse définitive à ces immenses questions, qui dépassent le cadre de mon exposé et demanderaient plusieurs thèses de doctorat simplement pour faire le tour d'une notion comme la *fidélité* en traduction, par exemple. Je me contenterai de souligner le rôle éminent que la traduction a joué dans le développement de l'Humanité, et que vous connaissez bien, en tâchant de montrer plus particulièrement pourquoi le traducteur, en dépit de ses efforts, n'y a que partiellement réussi, sans être totalement coupable, et en quoi la civilisation et la culture sont peut-être autant affaire de fonctions que de degrés de développement.

I. LE RÔLE DE LA TRADUCTION DANS LE DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ

Parmi les fonctions que l'on reconnaît traditionnellement à la traduction, la première est celle de la *communication*. La traduction est un véhicule exceptionnel de l'information, de la connaissance et du savoir, et cela depuis les temps les plus anciens². En permettant à une personne de découvrir les œuvres et réalisations humaines pensées et transcrites dans une langue étrangère, parfois des milliers d'années plus tôt, en donnant accès aux civilisations et cultures du passé — lointain ou récent — ou du temps présent, la traduction a puissamment contribué au développement de l'Humanité, sur le triple plan des idées circulant au sein de chaque groupement humain, de l'organisation des sociétés et de leur économie.

Je vous épargnerai la litanie des innombrables exploits accomplis par les traducteurs à travers les âges. Je vous renvoie aux nombreux travaux que les historiens de la traduction ont publiés sur ce sujet, par exemple dans les pages mêmes de *Meta*³. Nous savons tous ce que nous devons aux traducteurs des œuvres des premiers philosophes,

poètes, juristes, mathématiciens et autres grands esprits de leur temps. Nous en avons été nourris. Mais combien de générations avant la nôtre ont pu en bénéficier, nous faisant ainsi profiter du fruit de leurs réflexions, dont nous nous sommes grandement enrichis ? On ne dira jamais assez la dette intellectuelle que nous avons contractée envers le « traducteur inconnu », auquel nous sommes reliés par le fil invisible et néanmoins si solide de la pensée créatrice transmise par la multitude des maillons de la chaîne des générations. Son œuvre, humble et obscure en regard de celle des bâtisseurs d'empires et des grands capitaines, n'en est pas moins essentielle. Je dirais même qu'elle leur est supérieure en ce que les civilisations sont mortelles, et éphémères les empires et les modes, alors que la traduction, elle, demeure et, espérons-le, demeurera jusqu'à la fin des temps.

Je me bornerai à prendre quelques exemples puisés entre autres dans le grand livre de la Renaissance, époque où le traducteur s'est particulièrement illustré, au moins sur les plans intellectuel et linguistique, et durant laquelle l'influence de la traduction s'est exercée avec une force et une originalité peu communes, bref : *proligères*.

LA TRADUCTION DE LA PRODUCTION INTELLECTUELLE

La première traduction littéraire d'une langue dans une autre remonte à 250 ans avant J.-C., lorsque le poète Livius Andronicus traduit en latin l'*Odyssée* d'Homère⁴. La suite appartient à l'histoire, aux mythes et... aux légendes, comme celle des 72 rabbins traducteurs de la Bible, de l'hébreu en grec, à peu près à la même époque. La plupart des grandes idées pratiquées en Occident, dans les principales langues de civilisation, nous sont venues par le canal de la traduction, de Platon et Aristote à Hegel, de Démosthène et Cicéron à Marx et Jung, d'Hippocrate et Galilée à Freud, d'Euclide à Einstein.

On peut appliquer à la plupart des productions intellectuelles cette remarque de Nicole Zand, pour qui « il est évident que, sans traducteurs, il n'existe pas de littérature étrangère, pas de courant pour féconder le génie français⁵ ». Rémy de Gourmont constate pour sa part que [I]a vérité est que la littérature française, qui n'est si vivace que parce qu'elle s'est constamment renouvelée, ne s'est jamais renouvelée que sous des souffles venus du dehors, souvent de très loin [...]⁶. Si, au début de l'ère de la traduction, l'activité traduisante se réduisait essentiellement à la traduction en langue vernaculaire des textes grecs et latins, on n'a guère tardé à passer aux langues vulgaires et chaque peuple a profité des richesses offertes par la langue des autres : les Russes ont bénéficié de l'apport de la langue allemande, les Allemands et les Anglais, de celui du français, etc. Nulle langue, nul pays ne se suffisent à eux-mêmes. Au contact de la pensée formée sous d'autres cieux, l'esprit réagit instinctivement et soit s'ouvre à elle et s'en nourrit, ne serait-ce que par réflexe d'émulation ou d'imitation, soit se referme sur lui, dans un réflexe d'autodéfense, pour s'en prémunir. Une pensée originale, si elle parvient à être communiquée, quelle que soit la langue qui l'exprime, est généralement un puissant stimulant pour celui qui la découvre. D'autres pensées originales en découlent, et ainsi de suite. L'effet multiplicateur d'une traduction n'est plus à démontrer. En somme, la traduction a pour fonction de *relier des cultures étrangères l'une à l'autre, et [de] préparer le terrain d'un tertium quid, un nouveau monde intellectuel*⁷.

LA TRADUCTION ET L'ENRICHISSEMENT DES LANGUES

Outre le développement de la pensée et des techniques, l'enrichissement des cultures par la voie d'une littérature didactique en langues vulgaires, la traduction a considérablement influencé le cours de l'évolution linguistique. Cela va presque sans dire. Le traducteur enrichit sa langue de mots nouveaux, d'images et de tournures qui ne lui seraient pas venues naturellement, ou auxquels il n'aurait pas pensé s'il n'avait été mis en contact avec le texte étranger. Les langues vers lesquelles on a commencé à traduire le

grec et le latin étaient beaucoup moins riches que les langues de départ, puisqu'il s'agissait de dialectes essentiellement parlés et dépourvus ou presque de tradition écrite, donc de production intellectuelle. En comparaison, les langues de référence, dites classiques, ont fertilisé les langues vulgaires par le biais des nombreux emprunts qu'y puisèrent des traducteurs comme Oresme, par exemple, à qui Charles V confia la traduction des trois traités d'Aristote. Ce faisant, il introduisit en français des mots comme «aristocratie», «métaphore» et «sophiste», qui ont fait fortune depuis. On sait tout ce que l'on doit, dans les langues romanes comme dans les autres langues telles que l'anglais et l'allemand, au latin et au grec. Cela se manifeste par une grande richesse de vocabulaire, formé à partir d'emprunts, de calques de tournures et de mots grecs et latins. Cette attitude de la part du traducteur est compréhensible : il n'a pas d'autre choix que de créer les termes de science, de philosophie, de médecine ou de droit inexistant dans la langue d'arrivée. D'où les nombreux néologismes qui firent une apparition massive dans la plupart des langues vulgaires, aux XIV^e et XV^e siècles, ainsi que les très nombreux latinismes que les humanistes ne se privèrent pas de dénoncer. Aucune langue, romane ou germanique, n'en est alors épargnée. Peu à peu toutefois, sous l'influence de personnalités aussi diverses que l'étaient Dante, au XIII^e siècle en Italie, Luther en Allemagne, Spenser en Angleterre et le groupe de la Pléiade en France, au XVI^e siècle, l'humanisme «vulgaire» supplante pour de bon le latin au XVI^e siècle. On se rappellera à ce sujet la profession de foi de Spenser : *«I love Rome, but London better. I favour Italie, but England more. I honor the Latin, but I worship English⁸»*. Et qui n'a gardé en mémoire les vers nostalgiques de Du Bellay pleurant son petit Liré ?

Cette évolution, cette affirmation des langues vernaculaires par-devers le grec et le latin, on la doit en partie au patient travail du traducteur. C'est lui qui a fortement contribué à promouvoir le statut des langues d'arrivée en les hissant peu à peu au niveau de leur modèle classique, avant de leur faire définitivement franchir l'obstacle que représentaient les langues étrangères, perçues comme supérieures car porteuses d'une grande civilisation référentielle, en les propulsant dans la modernité de la Renaissance.

Si, comme le pensait Piaget, la pensée précède le langage et si «celui-ci se borne à la transformer profondément en l'aidant à atteindre ses formes d'équilibre⁹», alors le traducteur, en influençant l'une et l'autre, a joué un rôle non négligeable dans le mécanisme de la fonction symbolique. Cette fonction civilisatrice de la traduction est à porter à son crédit. Toutefois, aussi noble et prolifère soit-elle, elle ne doit pas nous voiler les échecs et les limites de l'activité traduisante, ce dont je vais parler maintenant.

II. HEURS ET MALHEURS DE LA TRADUCTION

Je partirai d'une remarque d'Hagège sur la traduction, car elle contient en germe l'essentiel des problèmes que pose sa réalisation : «Ceux qui voudraient lui [à la traduction] dénier toute valeur de critère, sous prétexte qu'on traduit toujours misérablement, doivent pourtant bien admettre que tout texte d'une langue [...] est, approximativement ou parfaitement, traduisible en un texte d'une autre¹⁰.»

Ce qui me gêne dans cette remarque, ce n'est pas tant l'affirmation que la traduction soit possible, ce dont nous sommes tous persuadés, que les réserves qu'elle exprime : on traduit *toujours misérablement, approximativement* (ou *parfaitement* ...). Avouez qu'il y a de quoi être perplexe, et même inquiet ! Pourtant, à en croire les virulentes critiques et les innombrables quolibets dont on accable le traducteur depuis toujours, il semblerait qu'il ne maîtrise pas vraiment son art, ou son savoir-faire, selon les points de vue. Or, «le plus étonnant est que même imparfaitement, même de façon très approximative, on puisse toujours traduire¹¹». Si, en théorie, l'identité interlinguistique est hors d'atteinte, du moins en l'état actuel de la science, il reste, faute de mieux et dans le meilleur des cas,

la fameuse *équivalence*, qu'elle soit considérée *dynamique, fonctionnelle, formelle* ou que sais-je ?

C'est dans la réalisation du texte d'arrivée que le bât blesse. Quelle que soit la façon de traduire que suivra le traducteur — littérale ou mot à mot : la lettre, le sens (l'esprit) ou la traduction *libre* qui ne tient compte ni du texte ni de son auteur —, le texte d'arrivée (le produit fini) sera sujet à critique selon l'idéologie de la personne qui porte un jugement de valeur sur lui. Le traducteur est le bouc émissaire des sentiments, envies, rancœurs ou frustrations que nourrissent les gens envers la production des autres. L'esprit critique est une des choses les mieux partagées du monde.

Une fois encore, j'éviterai de dresser le « catalogue des horreurs » que l'on prête aux traducteurs. Disons qu'avant l'apparition de l'enseignement systématique de la traduction, voici quelques décennies, le traducteur était plus souvent qu'à son tour cloué au pilori. Depuis l'apparition des didacticiens et, surtout, des théoriciens de la traduction, le traducteur n'est plus seul à essayer le feu en première ligne. Car les protagonistes de l'activité traduisante sont tous coupables, quoique à des degrés divers. Des acteurs de ces trois fonctions de la traduction — conception, enseignement et pratique —, le traducteur pourrait même bénéficier de circonstances atténuantes dans la majorité des cas. Je m'explique.

LE TRADUCTEUR ET LE POIDS DE L'HISTOIRE...

Je commencerai par examiner le cas du traducteur, le plus facile et peut-être le plus simple des trois. On lui doit, nous l'avons vu, quelques-unes des plus belles réussites de la civilisation. Nous lui devons aussi de retentissants échecs, dans la plupart des langues et des cultures que nous connaissons. Sans aller jusqu'à partager le point de vue du Canadien Louis-Albert Benoist, qui dénonçait en 1922 « l'œuvre funeste de la traduction¹² » — mais le contexte d'alors s'y prêtait —, on peut toutefois s'interroger sur la « qualité » d'une civilisation qui se serait édifiée à coups de contresens, faux sens, impropriétés et autres horreurs du genre.

En d'autres termes, la *fidélité* d'une traduction, si tant est que l'on puisse s'entendre sur le sens à donner à ce terme, influera-t-elle sur son *succès* ? Nous connaissons tous l'exemple des traductions que Baudelaire et Mallarmé ont faites de l'œuvre d'Edgar Poe : elles sont constellées de *fautes*. Mais les textes de Baudelaire, par exemple, sont-ils pour autant moins réussis ? Le succès ininterrompu que connaissent ses traductions depuis lors, qui ont fait connaître Poe aux Français et ont établi dans le monde sa renommée (qui, entre parenthèses, ne cesse d'étonner les critiques américains !), semblerait démontrer le contraire.

Autre exemple, cité par Cary évoquant le succès de la version française de *Hamlet*, film tourné en anglais, avec Lawrence Olivier dans le rôle principal, qui fit l'unanimité du public malgré ses défauts techniques, en particulier celui d'un synchronisme phonétique négligé¹³. En fait, depuis les *Belles Infidèles* et les querelles des Anciens et des Modernes qui ressurgissent à tout propos, de nos jours encore, le grand public ne met pas en question la qualité d'une traduction, notamment dans le domaine littéraire, et fait confiance au traducteur. C'est le rôle des critiques littéraires et des universitaires, estime-t-on, que de comparer la traduction au texte original. Or, toute nouvelle traduction d'une œuvre établie, qu'il s'agisse de la traduction anglaise du chef-d'œuvre de Proust, dont le titre — *À la recherche du temps perdu* — a suscité, à lui seul, une véritable tempête ; de la traduction du *Procès* de Kafka par Lortholary, lequel accuse Alexandre Vialatte, le premier et grand traducteur de cette œuvre, d'avoir trahi l'auteur, 50 ans plus tôt, en ne rendant pas l'humour particulier de Kafka ; ou de la traduction poétique de la Bible par André Chouraqui, porté aux nues par les uns, vilipendé par les autres. Pour conclure ce

chapitre, je citerai au passage la controverse entourant la traduction de l'œuvre de Freud et sa terminologie unique, la colère, réelle ou simulée, de Milan Kundera accusant les traducteurs de ses premiers romans d'en avoir totalement faussé le ton en ne rendant pas l'humour qui, assure-t-il, empreint son œuvre. Cette dernière anecdote n'est pas sans importance : Kundera estime, à tort ou à raison, que ces traducteurs lui avaient fait la réputation d'un auteur triste et ennuyeux, alors que le ton de ses romans était, au contraire, truculent et gai.

Ces critiques du travail du traducteur ne visent pas uniquement le français. Il y en a autant à dire sinon davantage pour l'anglais, l'allemand, l'espagnol ou l'italien. Ce mal est universel. Toutefois, dans le domaine français, on peut en relever aisément les causes. J'ai évoqué un peu plus haut les *Belles Infidèles*. Cette tradition est bien française. Antoine Berman en fait remonter la source jusqu'à Du Bellay, qui expose dans *Défense et Illustration de la langue française*, en 1549, des principes de traduction qui allaient enfermer des générations de traducteurs dans un cadre culturel ethnocentrique dont il subsiste de nombreux avatars de nos jours encore¹⁴. Je vous livrerai un dernier exemple, très révélateur de l'esprit dans lequel la traduction française s'est longtemps complue. Qui n'a vu le film tiré du célèbre roman populaire de Margaret Mitchell, traduit en français sous le titre *Autant en emporte le vent*? On se souviendra de la scène dramatique de la rupture entre Rhett Butler et Scarlet, au pied du grand escalier, où celle-ci, cherchant à l'apitoyer égoïstement sur son sort, à court d'arguments, le supplie de ne pas l'abandonner. Rhett lui lance alors cette réplique cinglante : «Franchement, ma chère, c'est le cadet de mes soucis!» Cette phrase *voulait* traduire l'anglais : «*Frankly, my dear, I don't give a damn!*» Je vous rappelle que ce roman est paru en 1936, mais qu'il met en scène une action se déroulant dans le Sud des États-Unis durant la guerre de Sécession, soit vers 1860 et quelque. Dans la bouche d'un gentleman, fût-ce un aventurier de la trempe de Rhett, une telle répartie est grossière, surtout dans le Sud où les mœurs et la langue sont raffinées mais l'accent très marqué (le *Southern drawl*...), elle révèle à la fois l'exaspération de l'homme que la capricieuse Scarlet a tant berné et son ironie faussement naïve devant sa manœuvre désespérée. Le traducteur n'a pas jugé bon d'en tenir compte, car il fallait sans doute laisser croire au public français que l'aristocratie sudiste s'exprimait bellement et non grossièrement, surtout en s'adressant à une dame, quitte à être infidèle à la lettre, à l'esprit et à l'accent du texte (qui imaginerait Rhett Butler et Scarlet s'exprimant avec l'accent de... Marius et Fanny? Or, c'est pourtant ainsi qu'il eût fallu qu'il s'exprimât pour qu'il y eût *équivalence des situations*!). Ce genre d'infidélité n'a pas dû choquer beaucoup de lecteurs, peu curieux d'aller voir dans l'original comment s'exprimaient réellement ces étranges Américains dans leur langue. Ce n'est qu'un exemple entre mille, mais il est frappant et résume parfaitement l'attitude d'une majorité de traducteurs, davantage portés à suivre les préceptes de Du Bellay que ceux de Jacques Amyot, et le principe de l'art pour l'art régissant la république des lettres, si bien exprimé par Flaubert en ces termes : *La morale de l'Art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai*¹⁵. Pour ma part, la morale de l'histoire tient davantage à l'attitude généralement récupératrice de l'œuvre étrangère qui caractérise la civilisation française et dont le traducteur s'est fait, sciemment ou non, le complice, au nom des intérêts supérieurs d'une civilisation qu'il a l'obligation de servir, mais sans pour autant trahir l'étrangère.

Pourtant, il sera beaucoup pardonné au traducteur, car il n'est pas l'unique responsable de cette «trahison», que la société et ses censeurs, que dis-je, ses maîtres à penser, lui ont imposée. Et pour le consoler de ses déboires, je lui citerai les propos réconfortants de Cioran, que voici : «J'ai connu des écrivains obtus et même bêtes. Les traducteurs, en revanche, que j'ai pu approcher étaient plus intelligents et plus intéressants que les

auteurs qu'ils traduisaient. C'est qu'il faut plus de réflexion pour traduire que pour créer¹⁶.»

Les autres coupables, dont nous sommes, sont les didacticiens et les théoriciens de la traduction, que Vinay a plaisamment rebaptisés «pédagotrads» et «théoritrads». Je lie-rai leur destin puisqu'en général ils appartiennent totalement ou partiellement au même monde, celui de l'université.

L'UNIVERS DE L'ÉDUCATION ET DE LA SCIENCE ET LA TRADUCTION

Je serai bref sur le sujet des méthodes de traduction élaborées par les pédagotrads et sur celui des systèmes édiflés par les théoritrads, parce que vous les connaissez aussi bien que moi. Les uns et les autres poursuivent un idéal des plus légitimes, qui est d'élever toujours davantage le niveau de la pratique et celui de la réflexion scientifique ayant la traduction pour objet d'étude, ainsi que de contribuer à l'avancement des connaissances et donc au progrès de la science. Je ne me lancerai pas dans le vieux débat opposant théoriciens et praticiens, qui finit par lasser à force de redondance, mais envisagerai simplement les trois groupes de protagonistes dans leurs rapports obligés entre eux et l'interaction qui en découle.

Le nœud du problème, en l'occurrence, c'est que les théoriciens élaborent des théories sur lesquelles s'appuieront les didacticiens pour formuler des méthodes qui serviront à former des praticiens, lesquels en seront influencés, parfois au point de traduire selon certains *a priori*. Ce fait a une portée considérable sur l'exercice du savoir-faire du traducteur dans la mesure où une idéologie sous-tend la réflexion théorique, qu'elle prenne appui sur telle ou telle école de pensée, telle discipline ou science. Si l'on peut reprocher au monde des praticiens de se complaire dans un immobilisme rassurant ou conservateur, notamment sur le plan linguistique, les pédagotrads et les théoritrads n'échappent pas à la critique. Les premiers, pour ne chercher à produire que des méthodes fondées sur un principe unique, donc réducteur (et peut-être révélateur d'un ethnocentrisme déguisé?), comme celui de la langue, du discours, de la linguistique (ethno-, socio-, psycho-, neuro-, etc.), de la stylistique, et j'en passe; les seconds, pour chercher à démontrer à tout prix la quadrature d'un cercle décidément rebelle à toute mise en équation.

À propos des didacticiens et des méthodes qu'ils proposent, j'objecterai qu'ils laissent souvent et délibérément de côté les recherches effectuées en didactique, psychologie, biologie, physique, en sciences sociales et autres domaines de la science et des techniques, parce qu'elles sortent du champ de leurs préoccupations textuelles. On peut admettre qu'un pédagogue veuille éviter de s'aventurer en terrain glissant et préfère se maintenir dans le confort intellectuel que lui assurent les frontières *naturelles* de sa spécialité, ce qui est, vous en conviendrez, fort sécurisant. Mais, pour commencer, a-t-il bien réfléchi aux enjeux, aux conséquences de cette attitude quand il s'agit de former non seulement des traducteurs en vue de leur donner le savoir-faire professionnel qu'ils attendent, certes, mais aussi et peut-être surtout former des jeunes gens — des consciences — dont la formation et la vie professionnelles ne constitueront qu'une étape d'un long parcours dans le cheminement intellectuel que suit toute personne au cours de sa vie? A-t-il tenu compte, par exemple, dans l'élaboration d'une méthode conçue pour être appliquée indifféremment et uniformément à des gens d'origine très diverse, dont les capacités, outre la formation reçue jusque là, sont parfois très disparates, a-t-il tenu compte des rythmes et styles d'apprentissage personnels, étonnamment variés, que les travaux des psychologues ont révélés? Le retard accumulé dans la pédagogie de la traduction me fait inmanquablement penser à la comparaison que fait l'astrophysicien Hubert Reeves entre l'état d'une astrologie incurablement figée dans ses mythes grecs et romains — mais les Arabes, les Aztèques et les Chinois n'en sont pas exclus! — et les progrès et découvertes

de l'astrophysique qui bouleversent totalement les données de cette pseudo-science populaire. Après tout, pourquoi la traduction, à l'instar de l'univers (connu) ne serait-elle pas régie, elle aussi, par les quatre forces qui le gouvernent ? Diderot, d'Alembert et beaucoup d'autres pensaient déjà que l'être humain n'était qu'un minuscule maillon dans une chaîne d'une complexité et d'une ampleur inouïes, et que la chimie pouvait expliquer beaucoup de choses, position qui leur valut alors et par la suite bien des inimitiés. Depuis, la science a fait d'immenses progrès dans la connaissance de l'infiniment petit comme de l'infiniment grand, mais les blocages et les résistances opposés par les idéologies demeurent.

C'est donc aux théoriciens qu'il appartient, devant l'inertie des praticiens, qui ont d'autres préoccupations, et la stagnation pédagogique et méthodologique des didacticiens¹⁷, de stimuler la réflexion sur la traduction, mais de manière rigoureuse, c'est-à-dire scientifique¹⁸, en provoquant de nouvelles *alliances* interdisciplinaires. Le peuvent-ils ? Dans l'affirmative, le veulent-ils ? Pour ce faire, il conviendrait d'abord qu'ils se défassent des présupposés idéologiques¹⁹ qui déforment leur pensée et qu'ils écoutent les appels lancés par des savants venus d'autres secteurs de la connaissance en faveur du rapprochement des sciences : naturelles, exactes et humaines. La liste en serait trop longue, mais je pense plus particulièrement à Jean Rostand, Piaget, François Jacob, Albert Jacquard, Hubert Reeves²⁰, pour me limiter au domaine français. Il faut bien se pénétrer de l'importance de la réflexion théorique, en traduction comme ailleurs, et de sa nécessité. Dans son livre *Traduire sans trahir*, Jean-Claude Margot nous le rappelle opportunément : «La théorie de la traduction permet au traducteur de mieux savoir ce qu'il fait et ce qu'il doit faire ; inversement, les questions du traducteur obligent le théoricien à remettre sans cesse son ouvrage sur le métier. L'important, pour l'un et pour l'autre, est de ne pas se contenter de vivre de l'acquis²¹.» C'est ce faire, selon François Jacob, «toute théorie scientifique est condamnée tôt ou tard à être remplacée par une autre qui expliquera de nouveaux aspects des phénomènes. Les théories passent, disait Jean Rostand, la grenouille reste²².»

En circonscrivant leurs recherches théoriques au seul champ de leurs préoccupations, les théoriciens ne rendent pas justice à l'opération traduisante, qui est une des activités les plus complexes de l'esprit humain que l'on ne saurait réduire à un simple réflexe conditionné. Entre une théorie qui n'explique rien ou presque et une théorie globalisante qui cherche vainement à tout expliquer, il y a place pour tenter de fournir au cerveau humain une quelconque explication de l'univers de la traduction. Où est la démarche épistémologique²³ qui aurait pour objet de risquer une explication inter- et multidisciplinaire de la traduction ? Ma question reste sans réponse, du moins pour le moment.

Dans ces conditions, à qui incombent la faute et la réputation douteuse dont se passeraient bien les traducteurs ? Chaque groupe est coupable par action ou par omission. Désormais cependant, le rôle des didacticiens revêt une importance accrue, en particulier pour l'avenir. Selon qu'ils concevront des méthodes à vocation ethnocentrique ou non, à caractère endo- ou exogène, ils favoriseront ou limiteront la portée civilisatrice de la traduction. L'enjeu, comme vous voyez, est considérable. Si l'on veut éliminer le réflexe ancestral de xénophobie et de méfiance envers l'Autre, l'Étranger porteur de différence, voire de perversion (de la langue, de la culture), et débarrasser la traduction d'une idéologie que l'on retrouve jusque dans les romans de la collection Harlequin (!) et du dernier avatar de la littérature rose : Passion, il faut alors se défaire de l'habitude de s'approprier le texte de l'Autre comme s'il s'agissait du sien en propre, de sa chose, et cesser de considérer que l'on a tous les droits sur lui. N'oublions pas que la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres, en Droit comme ailleurs.

Après avoir vu tout d'abord en quoi la traduction était porteuse de civilisation, puis quels pouvaient être les obstacles à son action civilisatrice, je vais tenter d'esquisser les

grandes lignes des degrés de civilisation auxquels elle peut donner lieu. En d'autres termes, je me suis interrogé sur la portée de cette civilisation, si tant est que l'on puisse la mesurer, et me suis posé la question suivante :

III. LA CIVILISATION : UNE AFFAIRE DE DEGRÉS OU DE FONCTIONS ?

Un texte, qu'il s'agisse d'une traduction ou non, se lit à plusieurs niveaux, en fonction de l'*aptitude à lire* du lecteur, plus ou moins développée selon les individus et qu'il ne m'appartient pas de commenter ici, car je me borne à constater.

Lire, au sens fort du terme, c'est-à-dire pénétrer le plus profondément dans le texte pour en (re)trouver le sens et en extraire le maximum de significations portées par les signes, n'est pas donné à tout le monde. Certains, dont Karl Popper, vont jusqu'à penser qu'il existe encore moins de lecteurs de génie que d'écrivains géniaux, soit des êtres capables d'interpréter un texte au point d'en extraire la «substantifique moelle», d'en dégager les virtualités qui échappent au commun des mortels. D'autres encore pensent avec Kenneth White, le poète écossais, que lire est «un art dont la pratique scrupuleuse est rare à l'extrême» et, ajoute-t-il, «une des meilleures façons de lire est d'essayer de traduire²⁴». Selon le type de texte et le niveau d'information qu'il contient, le sens sera plus ou moins obscur, plus ou moins clair pour le lecteur disposant d'un bagage *x* de connaissances. En effet, chacun puise dans un texte ce qu'il est préparé à y trouver, en fonction de sa grille d'interprétation, son décodeur personnel.

Je classerai alors les textes d'après le niveau d'information dont ils sont porteurs. À cet effet, je distingue trois grandes catégories de textes, voire quatre selon les domaines envisagés : texte informationnel (Ti), texte de connaissance (Tc) et texte de savoir (Ts). On pourrait intercaler entre la deuxième et la troisième catégories les textes d'érudition (Te), selon la différence que l'on fait entre celle-ci et le savoir. Plus précisément, selon François Châtelet notamment, une **information** est une donnée brute, un fait par exemple : *Tiens, aujourd'hui, il vente (ou il pleut)!* La **connaissance** est un énoncé exprimant un contenu et qui le modifie en introduisant l'intelligibilité. Quant au **savoir**, il s'agit d'une tendance ou prétention à l'exhaustivité de la connaissance. Entre une information véhiculant un simple fait et celle qui transmet un savoir, il y a, à l'évidence, toute la différence séparant le commun des lecteurs du lecteur de génie. Là encore, je distinguerai trois groupes de lecteurs, classés selon les niveaux de sens que Roland Barthes a dégagés²⁵ :

1. Dans le premier groupe, on trouve l'immense majorité des gens, qui lisent et qui communiquent. C'est le sens premier, celui de la *communication*, qui affleure le sens du texte sans pénétration.
2. Dans le deuxième, beaucoup moins nombreux, figurent ceux qui atteignent la *signification*, percent le sens du texte.
3. Le troisième groupe est composé des personnes qui pénètrent dans le tréfonds du texte, jusqu'à sa *signifiante* (le mot est de Barthes), c'est-à-dire qui en saisissent le sens profond, caché.

Je veux parler ici essentiellement de lecture intraculturelle, et non de l'interculturelle, situation où un lecteur étranger, issu d'une culture différente, fera une interprétation parfois troublante d'un texte, qu'il lit avec d'autres yeux, différemment. C'est souvent le cas du traducteur, qui, par le crible de la traduction, fait dire au texte ce que le lecteur ordinaire n'a pas perçu au fil d'une lecture superficielle ou rapide.

Ces trois niveaux de lecture relèvent d'une fonction donnée au sein de la société, d'un groupe particulier, selon l'idéologie qui l'anime : *foi* ou croyance, *ordre* ou organisation et *production* ou économie. Cet axe trifonctionnel est à la base de tout discours, tout texte, lequel s'articule autour des fonctions principales qu'assume une société et conditionne la lecture que l'on en fait.

À l'évidence, lire est formateur, civilisateur même, proligère sans doute. Chacun y trouve son compte, du lecteur des grandes œuvres philosophiques à celui des «romans de gare». Par la lecture, le lecteur se projette, se compare, s'analyse. En s'appuyant sur une connaissance, quel que soit le niveau de celle-ci, il nourrit sa réflexion et l'enrichit. Il s'enrichit comme individu, mais il répercute aussi ce surcroît de connaissance dans sa vie quotidienne sur les personnes qui la traversent, à un titre ou à un autre : professionnellement, socialement, affectivement. Si certains s'enrichissent davantage que d'autres par la lecture, chacun en retire à proportion de ce qu'il est prêt ou apte à en recevoir. Une civilisation s'édifie lentement, et chaque fonction sociale apporte sa pierre à l'édifice. En fin de compte, c'est la somme des trois fonctions principales que peut assumer l'être humain dans une société donnée qui fait d'une civilisation autre chose qu'une foi dominatrice, une armée conquérante ou un mercantilisme omniprésent, et peut même parfois la rendre immortelle, du moins dans la mémoire humaine. À condition, toutefois, que l'idéologie sous-jacente soit ouverte à l'information qui peut la mettre en question. Si cette idéologie devait se replier sur elle, «nous serions incapables de recevoir la moindre leçon du réel ni d'accueillir le nouveau²⁶».

CONCLUSION

Je conclurai cet exposé sur quelques remarques et propositions car, comme vous le savez, la critique est facile et l'art difficile. Il ne suffit pas de critiquer, encore faut-il construire et proposer, ce que je vais faire sans plus tarder.

Pour que la traduction soit bien «l'essence même de la civilisation», comme le prétend Isaac Bashevis Singer, peut-être faudrait-il qu'elle tende davantage vers la libération du texte étranger. Partie intégrante d'une culture, la traduction est son ferment nourricier. Elle l'enrichit tout en la déformant au passage, souvent durablement. La traduction est alors formatrice, du goût par exemple, comme aux XVI^e et XVII^e siècles, qu'elle soit ou non ethnocentrique. Mais si elle l'est, si elle produit un texte dans lequel le destinataire /lecteur se retrouve comme chez lui, elle me paraît être *moins* proligère (créatrice ou enrichissante) qu'une traduction qui, émanant d'une langue, culture ou tradition étrangères, étonnera, dérangera et bousculera le destinataire, l'obligeant à se remettre en question, à s'interroger, et l'enrichira de sa différence au lieu de l'enfermer dans le conformisme d'une habitude, d'une tradition. Il s'ensuit que la traduction est déstabilisatrice par définition, qu'elle doit provoquer un choc chez le lecteur et laissera des traces de son passage. L'enrichissement, donc la civilisation, naît de ce choc, de cette différence. Traduire ne consiste pas nécessairement à flatter le destinataire, à lui faire plaisir en retrouvant le texte qu'il s'attend à lire, mais plutôt à le surprendre en lui proposant un texte étranger à sa culture, à ses mœurs. En somme, par la traduction, le traducteur vise à retrouver l'intention réelle de l'auteur du texte et non à faire comme si le message était exclusif au destinataire et comme si lui, le traducteur, en possédait tous les droits, alors qu'il n'en est que le locataire, c'est-à-dire le détenteur temporaire, avec les obligations qui en découlent.

Or, comme la vocation première de la traduction est d'être *exogène*, et non *endogène*, cela ne va pas sans risque, celui d'y perdre son âme, mais quel «beau risque», comme disait un Québécois célèbre ! L'art sera de trouver l'équilibre. Encore faut-il manifester la volonté de le chercher ! Ensuite, je crois que toute réforme envisagée dans la formation du traducteur (et de l'interprète) devrait tenir compte, d'une part, de l'évolution étonnante des sociétés et des mœurs à laquelle nous assistons depuis une vingtaine d'années et, d'autre part, des transformations que subissent les langues dans le contexte d'une civilisation médiatique vouée, pour le meilleur ou pour le pire, à la communication. Pour cela, je vous propose de réévaluer la notion de *culture*, au sens que lui donne

Alain Touraine, soit la manière dont une collectivité construit ses relations avec son environnement.

Les fondements traditionnels des cultures, au Nord comme au Sud, ont été fortement ébranlés. Il s'ensuit une transformation dont nous ne parvenons pas encore très nettement à distinguer les contours. Il semble que nous nous dirigeons vers une culture reposant sur des bases plus larges et plus fragiles à la fois, une culture qui serait mixte et davantage intégrée, sans pour autant revenir ni à l'esprit des humanistes de la Renaissance ni à celui des Encyclopédistes. D'ores et déjà, elle ne se fonde plus totalement sur le seul pilier *littéraire*, sauf chez quelques irréductibles. Le *patrimoine informationnel* du traducteur de notre temps ne peut plus être constitué de la seule connaissance des mœurs et œuvres littéraires d'une époque, fût-ce la sienne. Désormais, le bagage du traducteur doit comprendre la connaissance des faits, événements sociaux, économiques, politiques, scientifiques et techniques de son temps. C'est ainsi que se forme une culture dite *générale*, composée autant des savoirs que des savoir-faire de la société.

Enfin, cette transformation de la société passe évidemment aussi par le canal de la langue. Je veux dire par là que la langue — et ma remarque vaut pour les neuf langues de la CEE — doit s'adapter à cette évolution, et non l'évolution être orientée en fonction de la langue, sans oublier, comme nous le rappelait Borgès, que si la langue est un moyen de communication, les mots sont un symbole magique et de la musique. Pour ce qui est du français, par exemple, nul ne doute de sa capacité à suivre le train du développement, de la science et de la technique, à voir la facilité avec laquelle il se coule dans les mots et concepts nouveaux et les habits des «novlangues» que l'anglais crée quotidiennement. Les résultats et les travaux de la terminologie, notamment canadienne, parlent d'eux-mêmes. Or, les mythes sont vivaces et la langue française véhicule encore l'image traditionnelle de légèreté, de douceur de vivre et de qualité de vie associées à la mode, aux modes intellectuelles, à la bonne chère et à Molière, alors qu'elle est aussi, et cela depuis des siècles, langue de la science, de la médecine, de l'économie et de l'industrie, et maintenant celle de l'aérospatiale, du TGV ou des télécommunications. On le voit, c'est sur le plan des mentalités que nous devons faire porter nos efforts de réforme et tendre à introduire dans nos enseignements les matières et disciplines nouvelles porteuses des connaissances de notre temps, comme les langues de spécialité, les sciences linguistiques et celles du milieu, sans céder à la facilité à laquelle peuvent nous inviter les modes du moment et les notions floues du genre «industries de la langue».

Alors, pour conclure ce long monologue, la traduction est-elle vraiment civilisatrice? Oui, de toute évidence, malgré ses limites. Elle est *proligère*, mais à plusieurs niveaux : le meilleur comme le pire, qui ne sont que le reflet de notre ambivalence. Le tout sera de faire le bon choix et, selon que l'idéologie du traducteur sera d'ordre *théorique*, donc *ouverte* à l'information nouvelle, ou d'ordre *doctrinal*, soit *close* à l'information non conforme, la traduction sera plus ou moins proligère. Je vous invite alors à lutter contre la tendance, constatée par J.-F. Revel, voulant que les humains aient davantage besoin de croyance que d'information, ce qui rendrait la connaissance inutile, et qu'ils préfèrent s'opposer au nom de leur foi plutôt que de débattre au nom de leurs idées, et à écouter plutôt Simone de Beauvoir dans son dernier entretien avec Sartre, lorsqu'elle lui confie : «Vous m'avez dit une fois, et j'ai trouvé ça très juste : "Au fond, l'intelligence, c'est une exigence"; ce n'est pas tellement de la rapidité de l'esprit ou, comme on dit, mettre des tas de choses en rapport, mais c'est une exigence, c'est-à-dire de ne pas s'arrêter et d'aller plus loin, toujours plus loin.»

C'est le souhait que je formule pour la traduction et ses troupes, dont nous sommes, dont vous êtes.

NOTES

1. «L'informatique est-elle civilisatrice ?», *L'Express*, 24 sept. 1982, p. 79.
2. Soit, pour le moment, quelque 5 000 ans attestés.
3. Dont, par exemple Henri van Hoof sur la traduction scientifique, 26-3, p. 215 ; ou encore, 18-4, p. 387, 19-3, p. 141 et 19-3, p. 171.
4. Voir sur cette question l'excellente étude de Gilbert Highet (1957) : *The Classical Tradition*, New York et Oxford University Press, A Galaxy Book, p. 104 et ss.
5. «Misère des traducteurs», *Le Monde*, mardi 30 mars 1982, p. 15.
6. Cité par Nicole Zand, *ibid.*, p. 15.
7. Kenneth White, *Une apocalypse tranquille*, Paris, Grasset, 1985, p. 52.
8. Traduction libre : «J'aime Rome, mais l'Italie je préfère. L'Italie a ma faveur, mais plus encore l'Angleterre. Le latin honore, mais l'anglais adore.»
9. Jean Piaget, *Six études de psychologie*, Genève, Gonthier, 1964, p. 105.
10. Claude Hagège, *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985, p. 47.
11. Claude Hagège, *ibid.*, p. 50.
12. Dans une conférence donnée devant la Société du parler français au Canada, le 1^{er} février 1922, intitulée «L'influence de la traduction sur notre parler», *le Canada français*, 8-4, 1922, p. 253-271.
13. «La traduction totale», *Babel*, VI, 3, sept. 1960, p. 115, *La Traduction dans le monde moderne*, Genève, 1956, p. 108.
14. *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.
15. Dans une lettre à Louis Bonenfant, cité par Henri Troyat, dans sa bibliographie *Flaubert*, Paris, Flammarion, 1988.
16. *Aveux et Anathèmes*, Paris, Gallimard, Arcades, 1987, p. 39.
17. Qui reflète d'ailleurs en partie la crise que traversent les sciences sociales depuis, en gros, 1968, lorsque les grands édifices intellectuels ont été contestés et que les certitudes qu'ils avaient érigées en système ont été balayées par le doute salutaire, de mise dans toute entreprise intellectuelle saine.
18. Hubert Reeves en propose la définition suivante, qui correspond parfaitement à ce que j'entends par démarche scientifique : [Elle] consiste à admettre ses limites, à tâtonner, à se tromper, à se corriger, à ajuster continuellement le tir. Propos tenus dans une entrevue accordée à *L'Express*, 1798, 27 déc. 1985, p. 35.
19. J'entends ici par «idéologie» un système d'idées fait pour contrôler, accueillir, refuser l'information, selon la définition qu'en donne Edgar Morin.
20. Je reprends les propos de Reeves, car ils ont une résonance particulièrement contemporaine : «Il y a une sorte de continuité qui fait que désormais on ne peut plus séparer sciences naturelles et sciences exactes, sciences naturelles et sciences humaines. Si vous concentrez votre attention sur un domaine de la réalité, vous êtes obligé de faire appel au domaine adjoint. Vous ne pouvez pas étudier la biologie sans étudier la chimie, la chimie sans étudier la physique, la physique sans étudier les mathématiques, les mathématiques sans étudier la psychologie.» (*Lire*, 133, oct. 1986, p. 33).
21. Lausanne, Symbolon, *L'Âge d'Homme*, 1979.
22. Entretien avec *L'Express*, 1585, 27 sept. 1981, p. 83.
23. Je prends le terme «épistémologie» dans le sens où l'entendait Piaget, soit «l'étude de la constitution des connaissances valables et l'étude du passage des états de moindre connaissance aux états de connaissance plus poussée» (*Logique et connaissance scientifique*, 1967).
24. *Une apocalypse tranquille*, Paris, Grasset, 1985, p. 54.
25. *L'Obvie et l'Obtus. Essais critiques III*.
26. Edgar Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, Paris, Fernand Nathan, 1981, p. 42.